

Marc 2.1-12

“1 ¶ Quelques jours après, il revint à Capharnaüm. On apprit qu’il était à la maison, 2 et il se rassembla un si grand nombre de gens qu’il n’y avait plus de place, même devant la porte. Il leur disait la Parole. 3 On vient lui amener un paralytique porté par quatre hommes. 4 Comme ils ne pouvaient pas l’amener jusqu’à lui, à cause de la foule, ils découvrirent le toit en terrasse au-dessus de l’endroit où il se tenait et y firent une ouverture, par laquelle ils descendent le grabat où le paralytique était couché. 5 Voyant leur foi, Jésus dit au paralytique : Mon enfant, tes péchés sont pardonnés. 6 Il y avait là quelques scribes, assis, qui tenaient ce raisonnement : 7 Pourquoi parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui peut pardonner les péchés, sinon un seul, Dieu ? 8 Jésus connut aussitôt, par son esprit, les raisonnements qu’ils tenaient ; il leur dit : Pourquoi tenez-vous de tels raisonnements ? 9 Qu’est-ce qui est le plus facile, de dire au paralytique : « Tes péchés sont pardonnés », ou de dire : « Lève-toi, prends ton grabat et marche ! » 10 Eh bien, afin que vous sachiez que le Fils de l’homme a l’autorité pour pardonner les péchés sur la terre — il dit au paralytique : 11 Je te le dis, lève-toi, prends ton grabat et retourne chez toi. 12 L’homme se leva, prit aussitôt son grabat et sortit devant tout le monde, de sorte que, stupéfaits, tous glorifiaient Dieu en disant : Nous n’avons jamais rien vu de pareil.” (Marc 2:1-12 NBS)

Ouvrir des brèches

Chers amis.

Plus que tout autre, ce récit de l’Évangile de Marc ouvre des brèches, non seulement dans un toit mais aussi dans nos représentations. Il interroge également sur la violence religieuse, encore une intrusion dans l’actualité de notre société. Finalement, où est le miracle, dans le pardon des péchés ou dans le paralytique qui part avec son lit sous le bras ?

Notre récit est parfaitement éruptif au début de cet Évangile. Comme à son habitude, Marc est très direct dans ses écrits, ses récits, il ne s’encombre pas d’un style poétique qui pourtant a toute sa place dans la Bible. Il est très porté sur l’urgence de la décision et une approche radicale des choix. Pour lui, l’Évangile demande une décision immédiate.

Intéressons-nous quelques instants à la question du toit et imaginons-nous la scène. Un toit qui s’effondre sur une foule, sur des personnes qui habitent dans la maison ou qui sont invitées par les résidents. Cela fait les gros titres de l’actualité car il est impossible d’imaginer qu’une telle situation ne provoque pas des blessés et des morts. L’épouvante surprend la maisonnée, les cris se font entendre, le mouvement de foule engendre de la panique, les corps tombent, sont piétinés ou écrasés contre les murs et c’est ainsi qu’un lieu de sécurité et de vie se transforme en tombeau pour certains et en un événement dramatique pour tous. Les plus chanceux ne garderont qu’un souvenir détestable de cette intrusion. Tout cela est provoqué par quatre délinquants et un paralytique. Nous sommes là devant un cas intéressant de fanatisme religieux.

Peut-être que nous n’avons pas l’habitude de lire le texte sous cet angle. Au moment où les procès de Charlie Hebdo et des attentats commis durant cette séquence tragique sont de nouveau à la « une » de l’actualité, il est important de se réinterroger sur notre désir d’obtenir de Dieu ou de son

représentant la satisfaction immédiate de notre désir. Le terrible assassinat d'un enseignant, selon les premières constatations, s'inscrit dans une logique comparable.

Vous allez me dire, et avec raison au moins en partie, que j'exagère. Effectivement nous ne pouvons pas lire un texte biblique comme s'il s'agissait d'un fait divers. Les siècles de travail théologique et d'exégèse biblique nous ont appris que tout récit est avant tout une œuvre littéraire. Cela ne signifie en rien que les faits rapportés ne sont pas authentiques ou justes mais cela implique qu'il existe une volonté délibérée du rédacteur d'une mise en scène qui interroge le lecteur. Qu'il s'agisse d'une création théâtrale, d'un spectacle de danse, ou tout autre jeu scénique, de la même manière la forme et la dramaturgie introduites dans un passage biblique sont au service de l'interpellation du public. Toutes ces mises en scène demeurent une invitation à la méditation au même titre que les mots prononcés. Ainsi notre appropriation d'un récit ne peut pas se contenter d'une lecture littérale ni se satisfaire d'une compréhension immédiate. Si nous ne réalisons pas un travail de mise à distance et de relecture nous ouvrons grandes les portes de la radicalisation religieuse et de l'immonde.

Qu'en est-il alors de notre toit ? La communauté de Capharnaüm est rassemblée dans la modeste demeure qui accueille Jésus. C'est lui qui prêche... par conséquent il y a foule. Les uns et les autres veulent voir la célébrité locale, l'écouter et peut-être même lui demander un petit coup de pouce pour une intervention. Dans le fond, rien de plus normal. Toutes ces personnes veulent accaparer Jésus, le retenir et l'emprisonner en quelque sorte. Les cercles concentriques de proximité se forment. Les proches et les personnalités au premier plan et puis plus nous nous éloignons vers la porte et même vers l'extérieur de la maison nous obtenons en dégradé une vision de la société de cette petite ville. Tous les accès sont bloqués, les voies sont saturées, la maison est cernée et l'intérieur est bondé. Jésus est retenu prisonnier par des hommes et par des murs. Il ne peut plus bouger. Et sur ce point nous trouvons une première leçon de notre péricope, une tendance naturelle se fait jour parmi les fidèles de l'Évangile : vouloir emprisonner Jésus.

Nous agissons tous ainsi. C'est même la raison d'être de la théologie, avoir un discours sur Dieu. Le danger réside dans le fait de glisser « d'un discours » vers « le discours ». Autrement dit, céder à cette tentation qui veut clore la Parole en limitant de manière drastique les interprétations. Enfermer la vérité pour qu'elle ne soit pas altérée, protéger la vérité pour qu'elle ne nous trouble pas trop non plus et qu'elle nous assure une sécurité émotive, relationnelle et salvatrice. Alors nous reconnaissons en ces personnes de Capharnaüm dont le désir ne se limite pas à vouloir entendre Jésus mais à vouloir le retenir dans un lieu clos et bien plus encore dans un discours identitaire. Cette tentation est naturelle, difficilement évitable et pourtant sans cesse il faut s'obliger à lui résister.

Alors comment tirer une communauté croyante de ses habitudes et de son sommeil séculaire ? Notre texte nous présente ainsi ces quelques délinquants, ces penseurs irrévérencieux, ces esprits libres qui choisissent de passer par les toits... autrement dit de « casser la baraque » non seulement dans un sens allégorique mais également de manière pratique.

Nous entrons dans cette semaine qui nous amène vers la célébration de la fête de la Réformation. Nous pouvons nous interroger sur ces quelques hommes, Luther, Calvin et Zwingli, de même que quelques autres, qui se sont affranchis des règles de la civilité de leur temps, qui ont brisé l'entre soi de la confortable maison Eglise et qui ont conduit à de nombreux morts. Qu'en est-il cinq siècles plus tard ? Notre discours théologique se laisse-t-il encore interpellé par tous les paralytiques de notre société ou avons-nous également construit des murs et érigé des « gardiens du temple » pour que le cœur de notre foi ne soit plus atteignable ? C'est une question que je vous laisse, bien entendu elle demande des éléments de réponse ambivalents.

La seconde leçon du texte concerne le miracle lui-même. Où réside-t-il ? Une lecture simple et rapide du passage nous apprend qu'un paralytique, voire un tétraplégique, retrouve l'usage de ses jambes et repart avec son brancard sous le bras, comme s'il avait toujours conservé l'usage de ses membres. Il ne demande pas de soins de kinésithérapie, ni de rééducation, ni de travail musculaire... rien de tout cela, le miracle est complet. Non seulement il marche, ce qui est déjà extraordinaire, mais il retrouve également l'usage de l'ensemble de son corps. Il est vrai, après tout, à quoi servirait un miracle au rabais. Ne contestons pas le récit de l'évangéliste Marc. Nous ne pouvons pas remettre son écrit en cause même s'il nous paraît hors du commun. Il s'agit d'ailleurs de la nature même du miracle, être une histoire hors norme. Il est lu et relu depuis deux millénaires et conserve toujours pour fonction de nous nourrir spirituellement y compris ce dimanche, y compris cette semaine.

Rien ne nous oblige à une lecture simpliste de la péricope et encore moins nous autorise à nous satisfaire d'une vision indolente de la foi. Où est le miracle ? Notre handicapé retrouve sa place dans la société et l'usage de son corps. Le propriétaire de la maison voit, quant à lui, son patrimoine anéanti. Pour autant ce miracle n'a de sens que pour appuyer une Parole : tes péchés sont pardonnés.

Par la suite l'Évangile apprendra aux contemporains de Jésus qu'il n'y a pas de lien entre péché et handicap. Nous le savons... mais en sommes-nous si sûrs ? Ne faisons-nous pas aussi des liens entre faute morale et maladie ? N'exprimons-nous pas plus de compassion pour des personnes malades par suite de causes professionnelles comme l'amiante, la silicose... et n'avons-nous pas des paroles plus dures pour des victimes dont les raisons sont liées à des excès, l'alcool, le tabac, les stupéfiants... alors que parfois ces toxiques étaient les moyens qui leur permettaient de tenir. Le lien entre maladie et péché pour le dire simplement est toujours plus complexe qu'il n'y semble. Et Jésus pardonne le péché. Lequel ? Que ce soit dans ce texte ou bien souvent ailleurs, nous n'en savons rien et nous n'avons pas à le savoir. D'ailleurs, est-ce que le péché en tant que tel a une importance, ou n'exprime-t-il pas simplement la distance qui nous sépare de notre idéal de nous-mêmes et ne marque-t-il pas simplement les limites de notre être ? Le péché nous rappelle que nous sommes des êtres humains, des créatures alors que nous aimerions tellement nous prendre pour Dieu.

Jésus accomplit un miracle, c'est-à-dire qu'il pardonne le péché. Pour autant le paralytique a besoin de deux paroles pour reprendre pied dans la vie. Le pardon ne lui suffit pas, il doit entendre l'ordre de se lever. Pourquoi faut-il attendre le second impératif ? Nous ne pouvons pas exclure l'aspect pédagogique du récit. La foule, certainement, tout autant que nous, exige une preuve visuelle et une action spectaculaire. Il nous faut voir le paralytique marcher pour croire que le péché lui est pardonné. C'est extraordinaire, d'autant plus que nous savons qu'il n'y a pas de lien entre les deux. Nous avons beaucoup de mal à nous contenter des abstractions. Nous souffrons tous du péché mais nous ne voulons pas croire en son pardon si un élément surnaturel ne vient pas le confirmer. Sur ce plan-là depuis le paralytique nous n'avons fait que très peu de progrès. Le pardon du péché est une invitation à vivre pleinement sans s'encombrer de lourds bagages qui rendent le voyage pénible. L'idée est de jouir de l'existence avec bonheur et sens des responsabilités sans se sentir écrasé par toutes sortes de calamités. Va en paix, c'est l'exhortation à la liberté, le vrai miracle consiste en cette invitation.

Si notre texte biblique s'était limité aux exhortations spirituelles, il aurait certainement été oublié. Ce récit trouve une place dans nos mémoires et ce fait est lié à l'image du paralytique qui repart avec son grabat sous le bras. Nous retenons le miracle du corps et nous sous-estimons le miracle de l'esprit. Le texte pourtant nous invite à lutter contre le spectaculaire et à conserver comme parole vivifiante la promesse du pardon du péché. Tous les fondamentalistes religieux regardent le miracle du corps et acceptent la violence qu'il peut exiger. Casser une maison, assassiner un mécréant, brûler un cinéma... la liste est interminable. Nous ne sortirons pas de la spirale de la violence aussi longtemps que nous resterons rivés aux réalités objectivables, aux résultats quantifiables et aux logiques de domination. Le

paradoxe réside dans le fait que, pour ne pas enfermer Dieu, il faut savoir « casser des murs » ; mais n'oublions surtout pas qu'il s'agit des murs de nos représentations.

Notre Dieu, que ton pardon nous ouvre à la vie, qu'il irradie nos êtres et qu'il élargisse notre horizon.
Amen.

Pasteur Pascal Trunck, TNM le 18/10/20